

**Mon enfance
à Sainte-Maure
sous l'occupation**

**Michel Viau
michel.viau@infonie.fr**

Mon enfance à Sainte-Maure sous l'occupation

Je suis né à Sainte-Maure en 1932 et j'y ai passé toute ma jeunesse, notamment pendant les quatre années d'occupation allemande. Cette époque était exceptionnelle, et j'ai pensé évoquer mes souvenirs, sans préjuger si cela peut intéresser quelqu'un.

Ma mémoire n'a pas toujours été suffisante, et j'ai dû me documenter pour être plus précis.

Nous formions une famille : mon père, ma mère, ma sœur et mes deux frères. Nous habitions 119, 121, rue du Docteur Patry, un magasin de chapellerie qui venait de mon grand-père. La maison a, par la suite, été longtemps la quincaillerie Puissant, avant de devenir une banque. Mon père était électricien, et la vente de petit matériel électrique s'est adjointe à la chapellerie.

Après plus de deux siècles de présence, il n'y a plus personne de la famille à Sainte-Maure.

Michel Viau, mars 2015.
michel.viau@infonie.fr



Photo prise en 1927. Dans l'entrée, ma mère et mon père.



Sainte-Maure-de-Touraine. La Place de l'Aumône. On aperçoit la maison au premier plan à droite.



Photo prise en avril 1937 à la Chapelle des Vierges.
De gauche à droite : mon père, une amie, ma sœur Odile, ma mère, mon frère Jean, mon frère Jacques, moi, et une amie.

C'était avant

Au plus loin que je remonte dans ma mémoire de Sainte-Maurien, j'ai le souvenir nostalgique de traditions, de fêtes, qui ont été interrompues par la guerre et qui n'ont jamais été reprises.

Le ban du tilleul.

Le maire faisait passer le tambour de ville pour informer les habitants qu'ils pouvaient cueillir les fleurs des tilleuls de la place Saint-Michel à partir de telle date. Mon père ne manquait jamais de faire sa provision pour l'hiver. Il se soignait avec deux tisanes : le tilleul et la bourrache, dont il y avait un pied dans le jardin.

Le feu de la Saint-Jean.

Le 24 juin, les jeunes gens passaient, avec une charrette à bras, de maison en maison pour collecter du bois, des fagots, dont ils érigeaient un bûcher place Saint-Michel. A la nuit tombée, le bûcher était enflammé. Quand les flammes devenaient moins hautes, les plus téméraires sautaient par-dessus pour épater les filles.

Le mardi gras.

Le mardi gras, les bouchers et les charcutiers transformaient leur boutique en une exposition dégoulinante de quartiers de bœuf, de têtes de veau avec du persil dans les oreilles, de charcutailles, de carcasses d'agneaux, de chapelets de saucisses, le tout dans des décors, des chalets en saindoux, des rivières en miroirs. Celui qui avait acheté le veau gras gagnant du concours du vendredi précédent exposait ses cocardes. Ce qui avait coûté beaucoup de travail n'était proposé à l'admiration des habitants qu'une soirée. Le lendemain, début du Carême, tout avait disparu.

La fête de l'Image.

Le quartier de l'Image doit son nom à un ancien relais de poste, dont l'enseigne, gravée, disait : A LA BELLE IMAGE BON VIN BON LOGIS. L'enseigne existe encore, mais l'image à laquelle elle fait référence a disparu.

Ce quartier de commerçants et d'artisans organisait tous les ans une grande fête qui débordait largement ses limites géographiques. Proclamée commune libre, il avait son maire (un boucher énorme), ses pompiers, dont le capitaine était à cheval, son garde-champêtre. Un thème nouveau chaque année donnait le ton d'un défilé. J'ai connu Bacchus, assis sur un tonneau, avec le vin bien entendu, le Négus, la marine avec la venue d'un amiral (aussi faux que le Négus), arrivé en bateau sur la Manse, un grand homme comme Onésime Papillon, célébrité dont personne n'avait jamais entendu parler, dont on inaugurerait le buste avec un discours. C'est mon père qui avait rédigé le discours, à la fin duquel on ne savait toujours pas qui était ce Papillon, ni ce qui lui valait tant d'honneurs.

Les enfants étaient enrôlés pour chanter un chant de circonstance, après répétitions chez Mademoiselle Emond, professeur de piano. Pour l'amiral, nous avons chanté "Les gars de la marine" et pour Papillon, "Le lycée Papillon".

Tout le monde était bénévole, bien sûr. Les quelques frais de costumes ou de drapeaux en papier étaient couverts par une tombola.

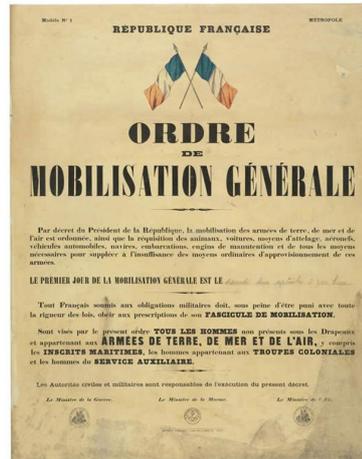
Cette fête de l'Image a été en quelque sorte remplacée par la fête des fromages, avec un caractère moins burlesque.

La drôle de guerre

1939.

Cette année-là, en juin, c'est la première communion de ma sœur Odile, 11 ans. J'en avais 7. A cette occasion, mes oncles et tantes de Saumur et Tours, frères de mon père, sont à la maison. La conversation des grandes personnes roule sur la guerre dont la menace se précise de jour en jour. Nous, les enfants, la guerre ne nous inquiète pas, ne sachant pas ce que c'est. Bien sûr, nous entendons parler très souvent de celle de 14, et de Verdun, dont les anciens sont intarissables. Mais pour nous, c'est de l'histoire ancienne. Pourtant, elle date de 20 ans seulement, et elle a laissé des souvenirs trop récents de destructions et de deuils, dont nos aînés redoutent le renouvellement.

Le 2 septembre, mobilisation générale.



Nous allons le dimanche au bord de la voie ferrée voir passer les trains de soldats. Et il en passe des trains. Des wagons de marchandise, hommes 40 chevaux 8 (en long), qui montent vers le Nord. Les portes sont ouvertes, et les hommes, que nous saluons au passage, assis sur le bord.

Et puis, plus rien. Derrière notre Ligne Maginot, on attend que les Allemands veuillent bien nous attaquer.

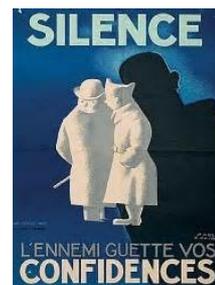
Nous ajoutons à notre prière du soir : "Sauvez la France, protégez nos soldats".

L'hiver, il est fait une quête pour le vin chaud du soldat.

Les cartes de rationnement sont mises en place le 1er janvier 1940. Sans beaucoup d'effet, nous ne manquons encore de rien.



On nous met en garde contre la cinquième colonne :
"Taisez-vous, méfiez-vous, des oreilles ennemies vous écoutent". "Les murs ont des oreilles".



Nous jouons à la guerre. Nous montons de petites saynètes patriotiques devant nos parents.

Nous attendons.

L'exode

10 mai 1940, l'armée allemande envahit la Belgique.

Et très vite, quelques jours après, les premiers réfugiés passent à Sainte-Maure. Des Belges, en auto, reconnaissables à leurs plaques d'immatriculation, caractères rouges sur fond blanc.

C'est le début d'une longue, très longue colonne qui va couler pendant un mois, d'abord des voitures, puis des charrettes, des poussettes, des charrettes à bras, des vélos et à pied, des Belges, des Français, traînant ce qu'ils ont pu emporter, qui vont vers le sud, ils ne savent pas où. Ils marchent depuis des jours et des jours, des femmes, des enfants, des vieillards, des malades, des chevaux, des vaches, harcelés par les Stukas. Ici ou là, un soldat belge, on se demande ce qu'il fait là. Se nourrir devient de plus en plus difficile. Il n'y a plus d'essence. Il faut aller plus loin, encore plus loin, les Allemands arrivent.



Les Allemands !

Le 10 mai 1940, l'armée allemande envahit la Belgique. Le 18 juin, elle arrive à Tours où elle est bloquée sur la Loire, les ponts ayant sauté. Elle en profite pour détruire tout le centre-ville, de part et d'autre de la rue Nationale, l'artillerie française ripostant depuis Joué-lès-Tours. A Sainte-Maure, on a entendu le canon pendant 3 jours.

Mon père s'est posé la question de savoir si nous devions évacuer. Nous, les enfants, nous nous réjouissons de partir, jusqu'au jour où on nous a dit que nous ne pourrions pas emmener nos jouets, ce qui nous a fait changer d'avis. Après avoir vu la misère des réfugiés, il a été décidé de rester.

Les Allemands finissent par entrer dans Tours le 21 juin.

Le samedi 22 juin 1940 (date probable), nous les attendons.

Les écoles sont fermées depuis plusieurs jours. Des bobards se répandent, incontrôlables : *"Les panonceaux publicitaires des bouillons Kub sont orientés pour guider l'envahisseur"* (les bornes Michelin sont plus efficaces). *"Les Allemands donnent des bonbons empoisonnés aux enfants français"*.

Il fait très beau.

Les magasins sont fermés, ainsi que tous les volets.

Ma sœur Odile, 12 ans, mon frère Jean, 10 ans, mon frère Jacques, 6 ans et moi, 8 ans, nous jouons dans le jardin, d'où on voit la route nationale 10. Quand Jacques s'écrie : "les Allemands !". Effectivement, un char d'assaut est arrêté à la mi-côte de la route, la tourelle tournée vers nous. Nul doute que le chef de char nous a dans ses jumelles, et le tireur dans le viseur. C'est un char pas très imposant, sans doute un Panzer I, ou un Panzer II, au vu des documentations que j'ai pu trouver. C'est le seul char que j'ai vu de toute la guerre.



Panzer II

Nous rentrons bien vite à la maison et nous rejoignons nos parents dans une chambre à l'étage, d'où nous pouvons voir ce qu'il se passe dans la rue à travers les persiennes fermées.

Il se passe que des side-cars patrouillent dans la rue et les ruelles, cherchant d'éventuels points de résistance. Le side-car BMW était la Jeep de l'armée allemande.



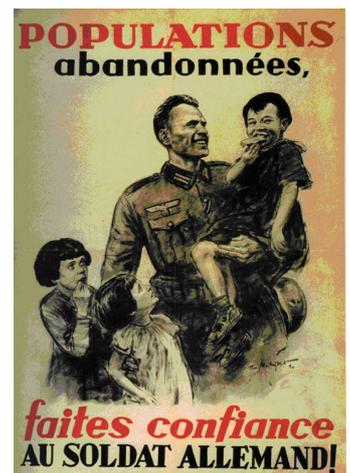
Une voiture découverte s'arrête au coin de la rue pour qu'un homme, avec une hache, coupe un câble, peut-être téléphonique, le long du mur. Ce câble ne devait pas servir à grand'chose, il n'a jamais été réparé.

Aucun coup de feu n'est tiré.

Au bout d'une heure ou deux, le maire fait passer le tambour de ville pour demander aux habitants de rouvrir les commerces et d'accepter les marks, dont la valeur est fixée à 20 francs, taux avantageux pour les occupants.

Ce que nous avons fait, et nous avons encaissé nos premiers marks. Les soldats nous achètent des piles électriques. Ils sont sans armes, et vont loger chez l'habitant ainsi que je le raconterai plus tard.

Quatre années d'occupation commencent.



L'heure allemande

Une petite garnison s'installe à Sainte-Maure. Je l'estime à la valeur d'une compagnie, 150 à 200 hommes. Cependant, le nombre d'officiers que l'on voit dépasse celui d'une compagnie. Je suppose donc qu'il doit y avoir un petit état-major couvrant un territoire plus grand. Ces officiers sont très intéressés par la vitrine du bijoutier M. Defond en face de chez nous. La troupe lorgne plutôt du côté de sa bonne, Edith, qui prend des leçons particulières d'allemand dans le jardin.

Un mât est planté sur la place, et la croix gammée flotte sur Sainte-Maure.

Les occupants vont nous imposer quelques règles :

- *l'heure allemande*. Nos pendules sont avancées d'une heure pour nous aligner sur l'heure de Berlin.
- *Le couvre-feu*. Nous n'avons pas le droit de sortir la nuit, je n'ai pas retrouvé les horaires.
- *Le black-out*. A la nuit tombée, aucun rai de lumière ne doit filtrer des maisons. Des patrouilles font respecter cet impératif.
- *Groupes*. Tout rassemblement de plus de trois personnes est interdit. Bien sûr, les bals et autres manifestations sont prohibés.
- *Armes*. Les armes, notamment les fusils de chasse, doivent être apportées à la mairie. Bien peu le seront.

Les Allemands ont réquisitionné tous les locaux vides. Dans un magasin devant chez nous, dont les commerçants ont évacué, ils installent la cuisine et le réfectoire. Le règlement l'imposant probablement, ils posent un bac à sable sur le trottoir. Les gamins du quartier ne tardent pas à s'approprier ce bac à sable pour y faire évoluer leurs petites voitures et leurs billes, cela pendant toute l'occupation, il a été enlevé après.

L'armée allemande n'est pas aussi mécanisée qu'on l'imagine. L'infanterie marche à pied et toute l'intendance roule en charrettes, des charrettes allemandes avec les ridelles en V, souvent attelées de deux chevaux. Ces charrettes ont passé sur la route nationale en colonne interrompue pendant trois jours après le 22, un drapeau à croix gammée étendu sur le haut du chargement à l'intention des avions.

Et c'est en charrettes que le ravitaillement, notamment les boules de pain noir, arrive à la cuisine.

De temps en temps, une musique militaire vient donner un concert sur la place, et un concours hippique a lieu pendant l'été au stade des Vauzelles.

Nos Allemands ont rehaussé le niveau du lavoir de la Robinerie, et vont s'y baigner. Ils défilent ensuite en maillot de bain noir en chantant Heili, Heilo.

On se moque d'eux quand on les voit croquer dans les tomates, qui n'étaient peut-être très répandues en Allemagne à l'époque, comme dans une pomme.

Je ne sais pas exactement quand ils ont quitté Sainte-Maure pour envahir l'URSS. Je ne crois pas qu'ils aient passé l'hiver. Il n'y a plus eu de garnison ensuite, même s'il y avait une présence allemande au moins jusqu'en 43.

De 39 à 44, ils étaient les Boches. D'autres noms leur ont été donnés : les Fritz, par extension les Frisés, les Fridolins, et les Vert-de-gris. Les Doryphores, car ils mangeaient nos patates. En 45, les Chleus, je ne sais pas pourquoi. Les véhicules de la Wehrmacht étaient immatriculés WH, ce qui donnait Double Vache en français.

Les prisonniers

Quelques jours après le 22 juin, il y a eu deux rassemblements de prisonniers français à Sainte Maure. A chaque fois, 200 ou 300 hommes. On se demande où les Allemands ont trouvé tant de soldats français, nous n'en avons pas vu beaucoup.

Ils ont couché sous les halles pour les premiers, et dans l'église pour les seconds, qui ont embarqué tous les rideaux des confessionnaux.

Ils sont passés en ville le lendemain matin pour rejoindre la gare. Nous les regardons passer, encadrés par les Mauser, avec un serrement de cœur.

Il y avait de tout : du kaki, du bleu horizon, du bleu marine, des bérets, des chéchias, des calots. Ils pensaient sans doute que l'armistice étant signé, ils allaient bientôt rentrer chez eux. En fait, ils partaient pour quatre ans.



Fusil Mauser.

Pélagie

Un après-midi de juillet 1939, nous sommes allés aux Sablonnières, ma sœur Odile, 11 ans, mon frère Jean, 9 ans, mon frère Jacques, 5 ans et moi, 7 ans, sous la direction de notre tante Marie, cueillir du feuillage pour décorer les stands de la kermesse.

En chemin, nous avons trouvé... une tortue. Elle avait dû tomber d'un jardin. Nous ne nous sommes pas posé de questions, avons ramené notre trouvaille à la maison, et l'avons installée dans la cour.

Papa lui a donné le nom de Pélagie, et Pélagie traînait sa carapace dans l'allée. Elle adorait les feuilles de salade, mais avait aussi la mauvaise habitude de grignoter les jeunes pousses des plantes et fleurs qui ornaient les plates-bandes. La solution avait été trouvée : une boîte de conserve, sans fond ni couvercle, encerclant les pieds de végétaux, et, pour les pièces importantes, carrément un seau défoncé, ce qui donnait un jardin plutôt original.

L'hiver, elle hibernait dans une caisse garnie de chiffons à l'entrée de l'escalier de la cave, jusqu'au jour où : "*Tiens, Pélagie est sortie*", c'était le printemps.

Les Allemands arrivent à Sainte-Maure le 22 juin 1940 et s'y installent.

L'armée allemande, comme l'armée française, logeait chez l'habitant, au moyen du célèbre billet de logement. C'est ainsi que nous avons logé un Sénégalais lors des grandes manœuvres de 1938. Là, on ne nous colle pas un, mais deux Allemands. Il n'y avait qu'une chambre et qu'un lit, ils se sont débrouillés. Leurs noms étaient affichés sur la porte, ce qui nous a permis de savoir que l'un s'appelait Pissoulat, et l'autre Strobel. Nous n'avons jamais su qui était l'un et qui était l'autre.

En 1940, les troupes d'occupation étaient très "correctes". Il s'agissait de la Wehrmacht, l'armée de conscription, la Waffen SS n'ayant pas encore été créée. Nos hôtes étaient polis, gentils même. Ils nous apportaient du café, du café allemand fait avec de l'orge. Ils prenaient mon frère Jacques, qui était très mignon avec de belles boucles blondes, dans leurs bras. Ils menaient une vie de caserne avec gardes, patrouilles et revues de détail. L'un s'est absenté quelques jours, il était en taule.

L'un d'eux, était-ce Pissoulat, était-ce Strobel, s'est entiché de notre Pélagie. Il lui chatouillait le menton et lui tenait de grands discours, en allemand, bien sûr. Et puis, un jour, il est parti en permission en Allemagne, et... nous n'avons jamais revu la tortue.

Je prétends que Pélagie a été la première Française déportée, mais...déportée par amour.

Après le départ de la garnison, nous avons logé quelques Allemands, mais un par un. L'un d'eux avait la photo d'Hitler sur la table de nuit. Puis, en 41, plus personne.

Les Allemands avaient une odeur. C'était l'odeur de la graisse qu'ils mettaient sur leurs bottes. Chez nous, l'escalier a senti l'allemand bien après le départ de notre dernier hôte.

La panne

Les Allemands ont réquisitionné tous les locaux inoccupés, en particulier ceux désertés par les habitants qui avaient évacué à leur arrivée. C'était le cas d'une villa style anglo-normand située rue du Moulin, dans laquelle ils ont installé ce qu'ils appelaient le "Kasino", en fait le mess des officiers.

Mon père y est appelé un jour pour faire quelques travaux d'électricité, parce qu'il devait y avoir une grande soirée en présence d'un général.

"Je ne veux pas de panne". La menace est claire. Des pannes, il y en a souvent, le réseau ne supportant pas la demande.

Le lendemain matin, un side-car s'arrête devant le magasin. *"Kommen sie"*...Papa est invité à monter. Il y avait eu une panne, les plombs avaient sauté. Il s'agissait de savoir s'il y avait eu sabotage.

Au cours de la soirée, un prestidigitateur s'était produit. Il avait laissé son matériel sur place. Mon père remarque un appareil électrique, 110 volts alternatif, incompatible avec notre 220 volts continu. L'explication est là.

Je ne sais pas si mon père a été raccompagné ou s'il a dû revenir à pied. Je penche pour la deuxième hypothèse, car il a été absent assez longtemps, au désespoir de ma mère, très inquiète. Et il y avait de quoi.

Le Maréchal

Le 16 juin 1940, le Maréchal Pétain est nommé Président du Conseil. Il a 84 ans.

Il demande l'armistice, qui est signé le 22 juin avec effet le 25, au grand soulagement des Français, qui voient la fin d'une guerre perdue. Ce qui ajoute à son prestige, déjà grand comme vainqueur de Verdun. Et tout va être fait pour développer le culte de sa personnalité.

Les facteurs vont passer de porte en porte proposer 4 portraits au choix, et la photo du Maréchal va être encadrée dans toutes les maisons.

Les Français lui font confiance. Il peut seul redresser la France. C'est un vieux renard, il va rouler les Allemands.

Le 1er mai devient la Saint-Philippe.



Les enfants vont être particulièrement conditionnés. "Maréchal, nous voilà" est chanté par tous. On va nous demander d'écrire au Maréchal, ce que j'ai fait. Il m'a répondu d'ailleurs, une lettre imprimée bien sûr, avec une belle photo de lui sur un cheval blanc.

Personne n'a entendu l'appel du 18 juin. On n'écoute pas Londres, mais la Suisse Romande quand on veut des informations impartiales. Et un général qui parle de continuer la lutte ne peut être qu'un farfelu. La guerre est perdue, la France est vaincue, il faut faire avec.

Faire avec, c'est subir les conditions de l'armistice qui affament la France, en faisant le dos rond dans l'attente de jours meilleurs. Mais les années passent, et les difficultés deviennent de plus en plus aiguës, l'Occupation de plus en plus oppressante.

Et le prestige du Maréchal n'est plus ce qu'il était.



La vie quotidienne

Le principal problème de l'occupation, ce sont les restrictions alimentaires. Il faut des tickets pour tout, et les rations sont justes suffisantes, même si, à Sainte-Maure, elles sont un peu élastiques.

Nous ne manquons jamais vraiment de pain. Mais il est noir par adjonction de son et de seigle, et comme cela ne suffit pas, il est roulé dans le son avant la cuisson. Nous donnons nos tickets au boulanger en début de mois, et nous prenons ce dont nous avons besoin.

La viande est plus rationnée. Nous nous rabattons sur le mou, que nous, les enfants, nous adorons cuit en civet. Et, comme tout le monde, nous élevons des lapins, mais nous rechignons quand il faut aller leur cueillir de l'herbe.

Le chocolat, c'est de la crème recouverte d'une mince, très mince, couche de chocolat.

Le camembert est à 0%. Le sucre est remplacé par la saccharine (allemande). Topinambours et rutabagas font leur apparition.

Les commerçants sont d'une humeur exécrable. Ils ne retrouveront le sourire qu'avec le retour de l'abondance.

Le tabac aussi est contingenté. Deux paquets de cigarettes ou un paquet de tabac par quinzaine. Très insuffisant pour les fumeurs. Mais les femmes, qui ne fument généralement pas, y ont aussi droit. Le paquet de tabac gris, en cube de papier, est préféré aux cigarettes et il devient un objet très convoité, une monnaie d'échange ou un cadeau très apprécié. Les mégots ne se jettent pas, mais sont recyclés en nouvelles cigarettes.



Nous avons du lait à volonté, en allant le chercher à la traite chez Madame Rancher, au Château-Gaillard. Nous en faisons donc une grande consommation, le matin et au dessert le soir.

Nous profitons de la promenade du dimanche pour quémander dans les fermes un peu de ravitaillement, sans beaucoup de succès. "*Les poules ne pondent point*". On nous a vendu des haricots qui n'ont jamais voulu cuire. Ou un fromage frais de Sainte-Maure dont un bout a été coupé.

Le chauffage l'hiver est impossible. Nous avons juste du bois, un peu de charbon ou de la tourbe (allemande) pour la cuisinière. Pas question de chauffage central. Nous mettons des briques dans le four, avec lesquelles nous réchauffons les lits avant de se coucher.

Il faut faire attention à tout, faire durer nos vêtements et nos galoches à semelles de bois. Nous en arrivons à l'école à utiliser nos cahiers deux fois, une fois au crayon une fois à l'encre. Comme le papier contient de la paille, la plume accroche et fait un pâté.

Les écoliers sont mis à contribution pour ramasser les doryphores dans les champs de pommes de terre, puisqu'il n'y a plus de produit de traitement. Comme

l'envers des feuilles est couvert d'œufs, je doute de l'efficacité de nos interventions.

On nous fait tricoter avec des bouts de laine des carrés de 15 sur 15, qui, cousus ensemble, vont faire des couvertures pour les prisonniers. Je n'ai jamais su si les prisonniers les avaient reçues, ni s'ils les avaient appréciées.

Les chevaux de trait ont été réquisitionnés d'abord par l'armée française, puis par l'armée allemande. Les travaux des champs se font à l'ancienne, avec des bœufs. Mais les bœufs ne vont pas vite. Un homme marche donc devant l'attelage pour l'entraîner.

Bien entendu, il n'y a pas d'essence, seuls quelques véhicules en ont un peu. Alors, on utilise le gazogène, et surtout le vélo, avec ou sans remorque. Il n'y a pas de pneus ? On les remplace par des bouchons de liège.

Mon père est projectionniste bénévole au cinéma paroissial, le seul cinéma de la ville. Il emmène ma sœur quand le sentimental est à l'affiche, et moi pour du comique ou de l'aventure. C'est ainsi que j'ai vu beaucoup de films de l'époque. Le cinéma est très encadré par l'occupant. Aucune œuvre anglaise ni américaine, mais des allemandes :

Président Kruger, Docteur Koch, les inoubliables "Le tigre du Bengale" et sa suite "Le tombeau hindou" de Fritz Lang. Mais j'ai pu voir aussi de nombreux acteurs français : Fernandel, Noël-Noël, Harry Baur, Raimu, Louis Jouvet, Jean Tissier, Claude Berry, le beau Pierre Richard-Willm qui faisait rêver les filles, Alibert et les opérettes marseillaises ("c'est la cane...cane...canebière"). Il ne me vient



pas d'actrice en tête, à part Michèle Morgan peut-être. Les séances commencent par un documentaire, dont je n'ai gardé aucun souvenir. Puis les actualités allemandes, la première image étant invariablement un canon en pleine action, suivie de l'irrésistible progression de la glorieuse armée allemande sur le front de l'est, puis l'énumération du tonnage coulé par les u-boats. Viennent les actualités françaises Pathé-Journal, avec le dernier déplacement du Maréchal à Toulouse ou Montauban sous les acclamations de la foule.

Le théâtre, essentiellement assuré par les jeunes gens et jeunes filles (séparément) des patronages, est aussi soumis à la censure des autorités d'occupation.

Les Anglais cherchent à couper le viaduc de chemin de fer de Besnault. Ils le bombardent deux fois, sans succès, et une troisième fois, à mon avis, ils se trompent de pont. Ils bombardent un pont routier qui surplombe les voies à côté de la gare, pont qui n'a aucune valeur stratégique et qu'ils loupent d'ailleurs aussi. J'ignore si les pilotes ont été félicités à leur retour. Mais ils ont quand même fait un mort, un homme qui s'est mis à la fenêtre pour voir le spectacle.

Plus tard, quand les maquis se sont attaqués aux voies ferrées, les hommes de Sainte-Maure, dont mon père, sont requis par les Allemands pour garder le viaduc. Ils prennent un service de 24 heures à tour de rôle, et sont tenus pour responsables sur leur vie de tout acte de sabotage. Heureusement, il ne se passera rien.

Il n'y a pas de juifs à Sainte-Maure. Cependant une famille portant l'étoile jaune (donc après juin 1942), venant de Paris, vient s'installer dans un magasin de tissus en face de chez nous. Ils s'appellent Bido. La grand'mère ne parle pas français. Il y a un garçon de notre âge plutôt déluré. Tout ce monde disparaîtra un beau matin, probablement pour tenter de passer en zone libre. J'ignore évidemment ce qu'ils sont devenus.

Les déportés

Quatre hommes de Sainte-Maure ont été arrêtés en 1944, en même temps, pour faits de Résistance

Monsieur André Lelarge, quincailler à côté de chez nous, 43 ans en 44.

Monsieur Constant Proud, pharmacien, du quartier également, dont la femme attendait un bébé, 42 ans en 44.

Monsieur Jean Perriot, horloger-bijoutier, 38 ans en 44.

Monsieur Georges Massé, 21 ans en 44.

J'ignore ce que la Gestapo pouvait leur reprocher. Ils ont été déportés en Allemagne :

André Lelarge, n° 51972 à Buchenwald, mort en déportation le 21 avril 1945.

Constant Proud, n° 51998 à Buchenwald, mort en déportation à Günzerode, le 21 janvier 1945.

Jean Perriot, n° 186207 à Auschwitz libéré le 15 avril 1945 à Bergen-Belsen.

Georges Massé, n° 186047 à Auschwitz, libéré le 8 mai 1945 à Janowitz. Il sera par la suite secrétaire de la mairie de Sainte-Maure.

Les camps ci-dessus sont les premières destinations. Les déportés étaient souvent déplacés en fonction des besoins.



L'avion

14 juillet 1944.

Les alliés ont débarqué il y a un mois, mais piétinent en Normandie.

La Royal Air Force a la maîtrise du ciel, et ses chasseurs attaquent tout ce qui bouge.

Chaque 14 juillet sous l'occupation, les femmes portaient du tricolore, et Madame Boutault sortait une petite table sur la place pour vendre de petites fleurettes en celluloid, une rondelle dentelée bleue, une rondelle dentelée blanche, une rondelle dentelée rouge, montées sur un épingle recourbée. Chacun se faisait un devoir de marquer la fête nationale par le port de cette fleurette.

Il n'y a plus d'Allemands en permanence à Sainte-Maure.

Ce matin-là, on se réveille pour constater que des Allemands en uniforme gris, des aviateurs de la Luftwaffe, se sont répandus dans la ville. Il s'agit d'un petit détachement qui remonte du Midi, et qui ne se déplace sans doute que de nuit pour échapper à la chasse anglaise. Une Flack (DCA) a été installée à la Chapelle des Vierges.

Vers 15 heures, deux avions anglais en maraude se présentent. Qui a tiré le premier ? Toujours est-il qu'un avion est abattu. Il tombe dans un champ au-dessus du cimetière, là où est le château d'eau maintenant. Tout Sainte-Maure vient voir l'avion, qui fume encore. Il est en aluminium, c'est un Spitfire.

Le pilote a sauté, mais trop bas, son parachute n'a pu s'ouvrir. Il est tombé sur un bâtiment de la Jugeraie, et tué sur le coup.

Les aviateurs allemands, n'étant plus concernés, ont laissé le corps sur place. Ils ont repris la route à la nuit tombée.

Tout Sainte-Maure est allé voir le pilote, qui était Canadien. Personnellement, je n'avais pas envie de voir un mort, mais on m'a raconté que sa combinaison de vol, en fin de journée, était littéralement couverte de petites fleurettes bleu, blanc, rouge.

D'autres allemands, venus sans doute de Tours, sont venus la nuit pour l'enterrer au cimetière. Le lendemain, la tombe était couverte de fleurs.

Après la Libération, la municipalité a fait ériger un petit monument funéraire avec l'hélice de l'avion, et la famille a fait rapatrier le corps au Canada par la suite.



Maillé

Le 25 août 1944, jour de la libération de Paris, une unité de l'armée allemande encercle le village de Maillé et massacre tous les habitants, en représailles d'actions du maquis.

124 hommes, femmes, enfants, sont abattus, et le village incendié.

La nouvelle de ce massacre a causé une vive émotion à Sainte-Maure, beaucoup connaissaient des victimes. Et beaucoup, dont ma mère, se sont rendus aux obsèques, 9 km à pied.

Les responsabilités ne sont pas clairement établies. Ce serait la Wehrmacht, dont des Alsaciens, des "malgré nous", ou peut-être la SS. Un juge allemand cherche la vérité.

Maillé a été entièrement reconstruit avec l'aide d'un couple de milliardaires américains, M. et Mme Hale. Tout en pierre de taille, plus beau qu'avant. Seul, un mur calciné a été gardé en témoin.



Le lieutenant responsable du carnage, condamné à mort par contumace par le tribunal de Bordeaux, n'a pas été retrouvé et a donc échappé à l'exécution. Il serait mort en Allemagne en 1965.

La Libération

La Libération de Sainte-Maure s'est fait attendre.

Fin août 1944, les ultimes véhicules allemands sont passés. Le dernier camion transportait des civils français qui devaient avoir de bonnes raisons de ne pas accueillir les Américains.

Puis les FFI ont fait quelques incursions.

Enfin le 31 août ou le 1er septembre, je ne sais pas exactement, dans l'après-midi, un Dodge 4x4 muni d'un haut-parleur s'est arrêté sur la route, diffusant de la musique américaine. Nous étions libérés.

On nous avait dit que les Américains distribuaient des chewing-gums, et ma sœur espérait des bas nylon. Eh bien non, ils ne distribuaient rien du tout. L'ambiance du début était sans doute retombée.

La population est sortie dans la rue, heureuse évidemment. Mais nous étions loin de l'enthousiasme d'une libération de Paris par exemple. Et pour une bonne raison : nous n'avions personne à acclamer.

Les quelques jours qui ont suivi ont été un peu confus. Quatre femmes ont été tondues.

Nous étions enfin libres, mais la guerre n'était pas finie et les restrictions demeuraient. Il faudra bien deux ans pour que la vie reprenne normalement. C'est une autre histoire.



Dodge 4x4.